



La colonie de Sorniot  
Une vaillante octogénaire



Ont collaboré à la réalisation de cet ouvrage :

*Texte*

Joakim Faiss

*Archives, photographies*

Caroline Faiss, Fabien Albasini, Gilles Carron, Raphaël Roduit

*Graphisme et mise en page*

Jean-Charles Fellay, CREPA, Sembrancher

*Impression*

Imprimerie Flash Copy Dorsaz, Fully

*Cette plaquette a pu être éditée grâce au soutien de*



**RAIFFEISEN**

**MIGROS**  
pour-cent culturel



*et aux généreux donateurs :*

*Gérard Ançay, Roland Guillet, Yves Morel, Jean et Madeleine Perret, Dominique Rast,  
Jean-Bernard Troillet*

# La colonie de Sorniot

Une vaillante octogénaire





*En souvenir de Gérard Carron, jeune colon, décédé  
en 1965 au Petit Lac de Sorniot et à tous les amis  
défunts de la colonie paroissiale de Sorniot.*



# Table des matières

Crédits	7
Avant-propos	9
L'octogénaire n'a pas pris une ride	11
L'achat et les premiers colons	
Les institutrices, puis les Ursulines	
Un engagement « pour une année » qui dure dix ans...	
Rénovations encore en 1992...	
... et en 2001	
Une colonie accessible à tous	15
Quêtes et dons généreux	
Filles et garçons	17
Quatre heures à pied	19
La caisse à pommes, valise du colon	
Les dortoirs et le coucher	21
Dans la paille	
Sieste obligatoire	
Une messe tous les matins	25
Ambiance bonne, voire magnifique	27
« J'aime tout à la colonie »	
Toilette minimale et douche au torrent	31
Le défilé aux toilettes	
Du savon pour dentifrice	

La nourriture et les repas	33
Riz au lait et polenta	
Les restes dans le fourneau...	
Immuable petit déjeuner	
L'eau du bassin pour la cuisine	
Aujourd'hui, toujours des tartines...	
Une pêche à soixante francs par an	37
Jeux et autres activités	39
Construction d'oratoires	
Des promenades, toujours des promenades...	
Ping-pong & Cie	
Cuisine : la machine à coca	
Les barrages, une valeur sûre	
Les disputes	45
Punitions et corvées	47
Des visites trop rares	49
Ennui et fugues	51
« Les parents sévères ramenaient les enfants »	
Les soeurs et les autres surveillants	53
Hier	
Aujourd'hui	
La nature, les animaux, le grand air	55
« On aimait bien libérer le mouton... »	
La vie en groupe	57
Pour terminer, quelques chiffres et dates...	
La colonie tournée vers l'avenir	
La colonie de Sorniot version 2012	
Comparaison photographique... n'est pas raison	
Pour conclure...	



## Crédits

La plupart des citations d'anciens pensionnaires de la colonie de Sorniot ont été tirées de l'ouvrage «Tourisme & Vacances - Une machine qui change le monde et le regard», édité par le Centre Régional d'Etudes des Populations Alpines (CREPA, Sembrancher) en mai 2007. Elles sont reproduites avec son aimable autorisation.

Les personnes interrogées dans le cadre de cet ouvrage l'ont été par la classe de 5-6<sup>e</sup> primaire de Branson (année scolaire 2006-2007), ainsi que par Raphaël Roduit, Gilles Carron et Joakim Faiss.

Les témoins sont: Edouard Carron (°1931 - colon de 1935 à 1942); Nelly Tamarcaz (°1926 - colon de 1932 à 1940); Roger Roduit (°1948); Jaurès Perret (°1934 - colon de 1934 à 1940); Jocelyne Formaz (°1942 - colon en 1951); Liny Reynard-Dorsaz (°1923 - colon de 1933 à 1941); Bruno Carron (°1941 - colon et secrétaire du Conseil de gestion depuis 1985); Denise Gabioud (°1933 - colon en 1939); René Carron (°1923 - colon de 1933 à 1935).

Les citations de Nicolas Tamarcaz, colon puis responsable de la colonie pendant une vingtaine d'années jusqu'au début des années 2000, et de Jean Tamarcaz sont extraites des entretiens également réalisés par des élèves pour le compte du CREPA. On peut les écouter sur le site Internet de la Médiathèque Valais (respectivement <http://xml.memovs.ch/s027a0404.xml> - <http://xml.memovs.ch/s027a0402.xml>).

Même s'il contient une partie «historique» de la colonie de Sorniot, cet ouvrage privilégie le souvenir des petits moments qui ont marqué, favorablement ou plus péniblement, les colons des débuts en comparaison de ceux de 2012. Impossible de citer tout le monde et de n'oublier personne. Que les absents de ce recueil veuillent nous en excuser, en espérant qu'ils se retrouvent pour tout ou partie dans les récits de leurs petits camarades.







## Avant-propos

Ce petit ouvrage, écrit à plusieurs mains, se veut un recueil de témoignages directs, d'anecdotes savoureuses, de pensées pieuses aussi. Et une chronologie fidèle des principales étapes qui ont rythmé l'existence de la Colonie « Guy de Fontgalland » de Sorniot. Publication bienvenue, car la mémoire des institutions, comme celle des hommes, s'efface trop vite, avant même qu'on la transmette. La modestie de cet essai ne nous empêchera pas d'en tirer le meilleur, et de formuler quelques réflexions sur cette œuvre de bienfaisance qui a traversé le temps.

La Colonie de Sorniot n'est pas une réalisation isolée. Elle s'inscrit dans un vaste mouvement qui poussa de nombreux pays européens à se soucier des loisirs, de la santé et de l'éducation des enfants, provenant surtout de milieux défavorisés. En Suisse, l'idée de colonies de vacances est partie de Zurich, à l'initiative d'un pasteur protestant, Walter Bion, qui emmena, à l'été 1876, dans la campagne d'Appenzell, ses élèves d'un quartier ouvrier. Elle connaîtra un succès rapide, en Suisse et à l'étranger, car elle répondait à un besoin manifeste et noble : développer la vitalité et l'équilibre personnel des enfants, selon l'adage latin « Mens sana in corpore sano ». Et que le regard porté sur l'enfance s'est modifié dans presque toutes les sociétés depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle. L'enfant, dont la mortalité recule grâce aux progrès de la médecine, de l'alimentation et de l'habitation, devient pour sa famille nucléaire un bien précieux et un capital à faire fructifier. Désormais l'école, publique et obligatoire, l'instruit et l'ouvre à la culture ; la famille et l'église l'éduquent dans les valeurs partagées.

Dans ce travail en faveur de l'enfance et de l'adolescence, Fully n'est pas en reste, malgré l'insuffisance des moyens et la peur de l'innovation. Au cap du 20<sup>e</sup> siècle, des écoles sont rénovées ou construites, le statut des enseignants affermi, les programmes d'études élargis, au-delà des rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Dans l'entre-deux-guerres, la marche s'accélère, quand la commune décolle sur le plan économique, malgré des crises graves, en s'affirmant comme l'un des pôles dynamiques de l'agriculture

valaisanne. Après la dévastation du phylloxéra, le vignoble est replanté, de fond en comble ; la plaine, avec le Rhône endigué, est vouée aux cultures arboricoles et maraîchères. L'élevage du bétail connaît un bel essor.

Dans ce contexte de progrès, qu'illustre une démographie à forte croissance, la création de la Colonie de Sorniot apparaît comme une œuvre éminemment utile, si l'on voulait soustraire, pour quelques semaines, les enfants au labeur paysan, à la fonction, parfois épuisante, de main d'œuvre auxiliaire de l'exploitation familiale.

Une personnalité de premier plan, aux traits saillants, alliant générosité et sévérité, modernité et conservatisme, souplesse et intransigeance, s'en fera l'apôtre et le bâtisseur : le curé Henri Bonvin. A la tête de la paroisse pendant près d'un demi-siècle, son engagement puissant, controversé, façonnera la société fulliéraine. Quand il forme le projet d'une colonie paroissiale, en 1932, nul doute que, jeune prêtre, il entende donner corps à l'ambitieux programme d'action catholique sur le monde, qu'a défini son évêque, l'énergique Victor Bieler, monté sur le trône de Saint-Théodule, en 1919. D'ailleurs, devant l'attitude réservée des pouvoirs publics, accaparés par des tâches d'infrastructure jugées prioritaires, qui mieux que la paroisse catholique-romaine, et son desservant à la figure charismatique, pouvait relever un tel défi et s'engager dans une telle démarche à risques ?

Malgré les préventions, les critiques et les obstacles, le projet devint réalité. L'EOS, concessionnaire des eaux de Sorniot, turbinées à l'usine de Verdan, après une chute de 1650 mètres, ne mesura pas son appui logistique en mettant à disposition son funiculaire et son téléphérique. La Bourgeoisie et la Municipalité apportèrent leur soutien en nature et en espèces. Au fil des ans, tous ces efforts conjugués consolidèrent l'institution. Aujourd'hui, la Colonie de Sorniot a changé d'aspect et de rôle. Sa finalité première a évolué : la découverte de la nature, l'animation pédagogique et la socialisation ont gagné sur l'éducation religieuse, l'apprentissage de la discipline et la diffusion des règles d'hygiène. A la paroisse, concentrée dorénavant sur ses activités pastorales, a succédé une association privée. Depuis des lustres, les Sœurs Ursulines n'apportent plus leur aide désintéressée. Le funiculaire a été mis hors service ; l'hélicoptère assure ravitaillement et secours éventuel.

Mais que sont ces mutations si la « colo » préserve son esprit et ses vertus, pour le plus grand bien de la jeunesse fulliéraine ?

*Philippe Bender-Courthion, historien*



# L'octodénaire n'a pas une ride

À l'heure d'Internet, des réseaux sociaux, du téléphone portable, et avec, comme seule concession à la modernité, un baby-foot, la colonie de Sorniot, à une bonne heure de marche de la civilisation, peut sembler un brin anachronique. À quatre-vingts ans, elle a pourtant su rester jeune. Grâce au travail des équipes successives, elle a traversé le 20<sup>e</sup> siècle sans encombre pour s'enraciner solidement dans le 21<sup>e</sup>, comme en témoigne l'engouement de la population pour ces vacances à l'écart du confort moderne.

À Fully, au début des années 1930, lorsque le Curé Henri Bonvin, au nom de la paroisse, propose au Conseil bourgeoisal de lui acheter les deux baraques militaires « Cajeux » et « Pompe » sur l'alpage de Sorniot, c'est bien dans l'idée d'y installer une colonie de vacances. Il s'agissait alors de soulager les parents occupés aux champs ou à l'usine. « Quand le Curé a vu ces grandes familles avec beaucoup d'enfants et peu d'argent, il a eu l'idée de faire la colonie pour procurer des vacances aux enfants et un peu de répit aux parents », se souvient Nelly Tamarcaz, qui a bénéficié de la colonie à plusieurs reprises jusqu'en 1940. « On allait en haut en juillet et en août, parce qu'on était tous des enfants de paysans », ajoute Edouard Carron, colon à Sorniot de 1935 à 1942. « Alors si on n'était pas là-haut, on était au boulot. On avait des vaches, des chèvres, des pommes, des poires, des fraises et tout ça. Il fallait travailler avec les parents alors on était aussi bien à la colonie à s'amuser qu'en bas à travailler ».

## **LES ANNÉES 1930 : L'ACHAT ET LES PREMIERS COLONS**

En 1932, la paroisse acquiert donc ces deux anciens bâtiments militaires qu'il a fallu, avec l'aide de bénévoles, remettre en état et adapter à leur nouvelle affectation. Le prix de vente est de CHF 10'000 et « le paiement s'effectuera sous forme de pension

et de soins que la colonie s'engage à fournir gratuitement pendant dix étés consécutifs expirant en 1941 inclus, à six enfants de bourgeois pauvres désignés annuellement par le comité de bienfaisance de Fully», détaille le protocole de vente de l'époque. Cette possibilité de vacances à la montagne ne plaît toutefois pas à tout le monde. Quelques propriétaires de bétail à l'esprit chagrin craignent en effet que toute cette « marmaille » ne piétine l'herbe précieuse. D'autres s'offusquent de la livraison de lait à prix réduit pour la colonie.

Rien ne retient toutefois le Curé Henri Bonvin et l'aménagement des deux baraquements va bon train. Le premier a servi dès le départ d'embryon de colonie, tandis que le second, situé au Creux, a permis de récupérer du matériel pour aménager une annexe à la cuisine. Le reste des matériaux nécessaires à la construction ont été acheminés à Sorniot avec le funiculaire et le téléphérique. « Il y avait encore des mulets pour le transport », témoigne Edouard Carron. « Ils exploitaient aussi les graviers qu'ils prélevaient dans les moraines. Et l'eau, il y en avait assez sur place. »

Les premiers colons rejoignent Sorniot en 1933 pour des séjours de deux à trois semaines. À l'époque, « les vacances duraient six mois », rappelle Edouard Carron. « On finissait l'école à la fin du mois d'avril et on recommençait le 2 novembre. On n'avait pas d'autres vacances. La veille de Noël et de Nouvel An, on était à l'école, et le lendemain aussi. »

### **LES INSTITUTRICES, PUIS LES URSULINES**

Les enfants de la colonie avaient de cinq à quatorze ans. Parfois, ils étaient même plus jeunes et certains passaient l'été à Sorniot dès deux ans « parce qu'ils y allaient avec les grands frères ou les grandes sœurs », note Nelly Tamarcaz. Les institutrices, aidées par des jeunes filles, assurent alors à tour de rôle l'exploitation de la colonie. Dès 1949, une trentaine de sœurs Ursulines, dont huit de Fully, se succèdent pendant vingt-sept ans au service de la colonie. Cette période verra la construction, en 1952, d'un nouveau bâtiment qui servira de dortoir. « Selon la demande de Monsieur le Curé Bonvin, notre communauté a accepté, à titre d'essai pour une année, de venir s'occuper des enfants de la colonie en 1949 », témoigne une sœur. Altitude, accès et communications difficiles, logement étroit et sommaire figurent parmi les principales difficultés. Difficultés qui n'empêcheront pas les Ursulines de se dévouer jusqu'en 1976. Deux sœurs s'occupaient des enfants, tandis qu'une troisième faisait

la cuisine. Elles bénéficiaient de l'aide de jeunes volontaires suisses alémaniques et de la présence d'un aumônier, chargé de l'éducation religieuse des colons.

#### **UN ENGAGEMENT « POUR UNE ANNÉE » QUI DURE DIX ANS...**

Faute de vocations, les Ursulines doivent renoncer à la colonie en 1976 et le Curé Bonvin se remet en quête de la perle rare qui permettra aux enfants de passer un nouvel été à Sorniot. « Monsieur le Curé me confia son souci. J'aimais Sorniot et les enfants », explique Anita Roduit. Qui accepte de tenter l'expérience pour une année... comme les Ursulines en 1949. Elle restera dix ans à la tête de la colonie. Le temps de vivre la rénovation de 1979, entreprise par Ami Tamarcaz, ainsi que la construction de la chapelle de Sorniot, quelques mètres en contrebas des bâtiments de la colonie, en 1985. Cette chapelle est dédiée à Notre Dame des Neiges et à saint Bernard de Menthon en 1986.

#### **RÉNOVATIONS ENCORE EN 1992...**

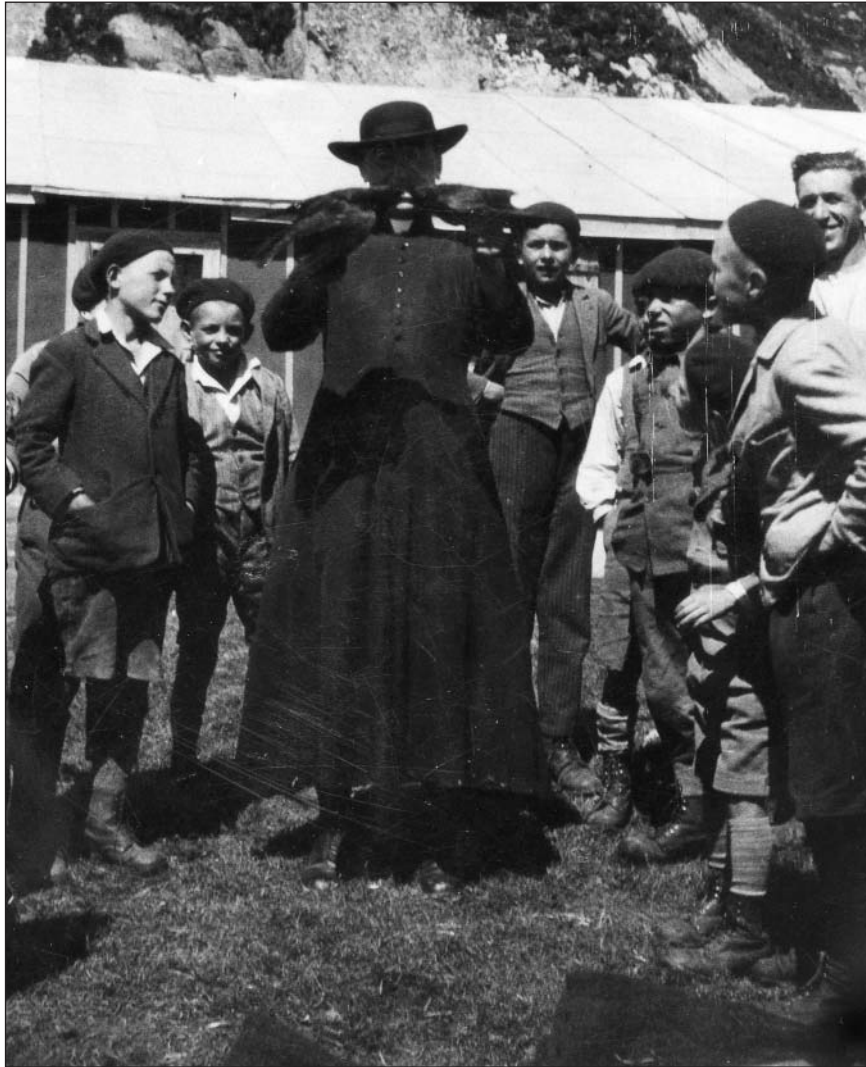
Après quelques années placées sous la responsabilité d'André Mettaz, Frédéric Carron, Gilles Carron et Raphaël Mailler, la transition vers les années 2000 est assurée en 1984 par Nicolas Tamarcaz, déjà responsable de la colonie au Conseil de gestion. Autrefois appelé Conseil de fabrique ou Conseil de paroisse, celui-ci a toujours joué un rôle prépondérant dans les quatre-vingts ans d'histoire de la colonie. Chargée de l'organisation du séjour à Sorniot, l'association de la colonie voit le jour en 1993, après les travaux de rénovation qui ont notamment permis d'agrandir le bâtiment, de l'équiper de douches et de WC, et de poser une nouvelle cuisine.

#### **... ET EN 2001**

Entre 1984 et 2008, la colonie est placée sous la responsabilité successive de Nicolas Tamarcaz, Norbert Malbois et Léo Vouilloz. La dernière rénovation en date, celle de 2001, permet aux colons de bénéficier de nouvelles douches.

Depuis 2009, un nouveau comité est créé. Emmené par Yves Roduit et Nicolas Carron, il veille au bon fonctionnement et à la pérennité de la colonie de Sorniot, avec l'appui nécessaire du Conseil de gestion de la paroisse et de l'administration communale de Fully. Quatre-vingts ans après les premiers colons, elle n'a pas pris une ride. En 1932, il s'agissait de soulager les parents occupés aux travaux de la campagne tout en offrant des vacances abordables aux enfants. En 2012, cette vocation n'a pas beaucoup changé. Et la « grosse pierre » est bien partie pour user encore





*Le Curé Bonvin savait attirer l'attention des enfants. Ci-dessus, il tient deux oiseaux dans ses mains, sous le regard intrigué des colons.*

*Sa maxime était : «Le bénévolat et la charité de la population au service de nos enfants, pour des vacances à des prix abordables à toutes les familles, dans un décor exceptionnel en lien direct avec la nature et les valeurs chrétiennes.»*



## Une colonie accessible à tous

Lorsque le curé Henri Bonvin instaure la colonie en 1932, c'est surtout dans l'idée de soulager les parents durant quelques semaines pour leurs travaux des champs. La colonie devait ainsi rester accessible au plus grand nombre et il y avait toujours moyen de s'arranger. « Monsieur le Curé, qui était très bon et généreux, se débrouillait toujours pour payer la différence », souligne Bruno Carron. « Les parents donnaient des fruits, des légumes, un morceau de lard, de jambon. Tout ça montait gratuitement par le wagon. Monsieur le Curé ne demandait pas aux gens qui étaient très pauvres de payer la colonie. C'était quelque chose d'extraordinaire! ».

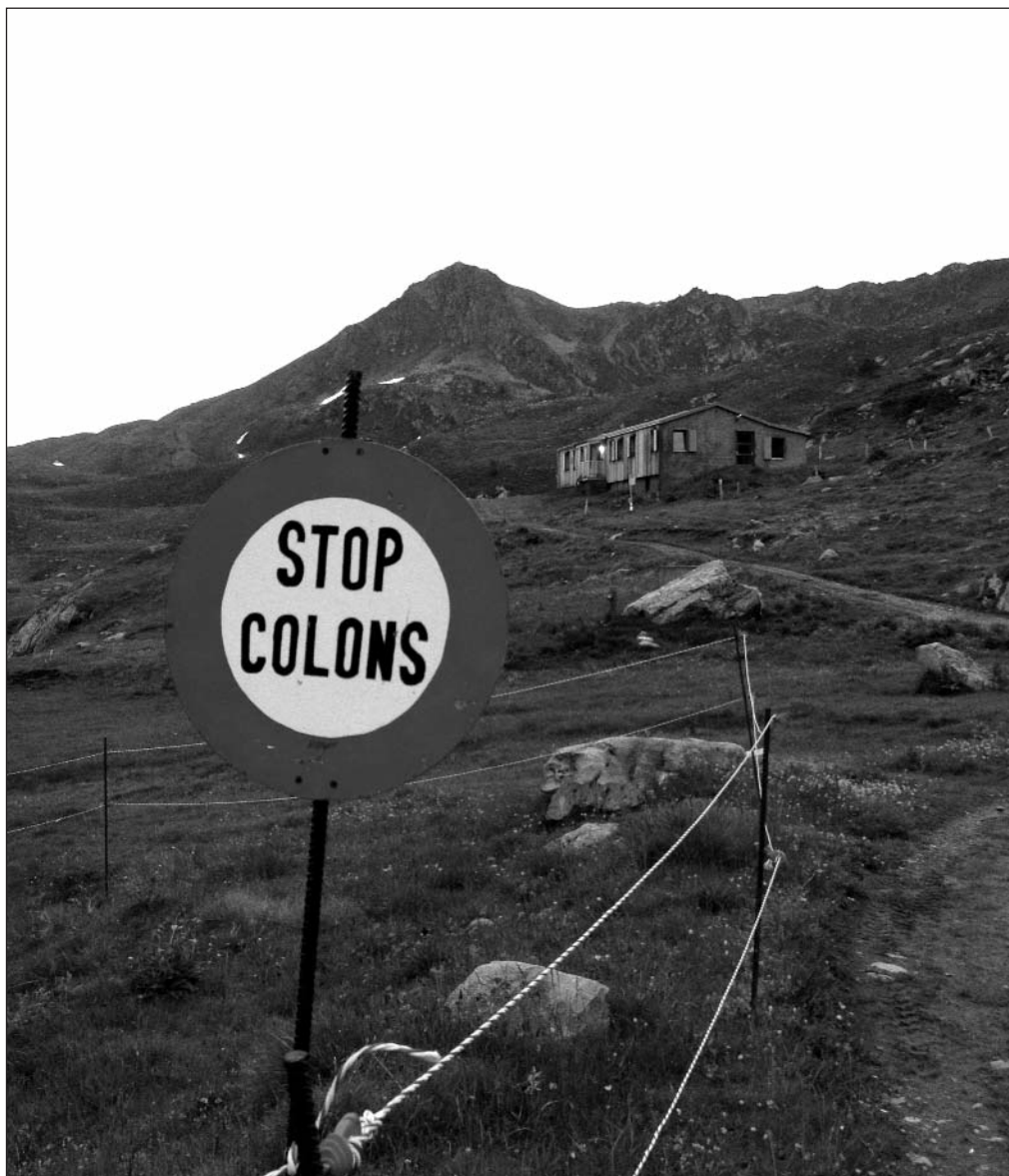
### **QUÊTES ET DONS GÉNÉREUX**

Des quêtes à l'église permettaient également à certaines familles démunies d'envoyer leurs enfants en colonie pour l'été. Les tarifs pratiqués restaient toutefois modestes et parfois des factures n'étaient jamais envoyées. Le bénévolat des travailleurs et l'engagement des sœurs, des prêtres et des religieux permettaient de se débrouiller pour offrir le séjour aux plus nécessiteux.

La solidarité s'étendait aussi aux transports, effectués gracieusement par EOS pour la paroisse. « Il n'y avait pas d'argent récolté pour les enfants qui participaient à la colonie », explique Roger Roduit. « Par contre, les parents devaient amener des légumes, de la viande, du fromage... »

« Tous ceux qui avaient des légumes, haricots, carottes, pommes de terre, pommes, amenaient tout ça au wagon à l'usine le lundi matin », ajoute Jean Tamarcaz. « Il y a toujours eu des âmes généreuses à Fully. Pour les autres produits, Monsieur le Curé y allait certainement aussi de son argent. »

Aujourd'hui, la colonie continue à vivre essentiellement de dons et du bénévolat de toutes les personnes qui s'en occupent.



*Tout le monde peut être colon à Sorniot, et en plus c'est un statut qui donne des privilèges...*

## Filles et garçons



Aujourd'hui, la colonie accueille aussi bien les filles que les garçons, et surtout, en même temps. Cela n'a pas toujours été le cas. L'été était partagé en deux séjours, un pour les filles, l'autre pour les garçons. « C'était en juillet et en août, trois semaines pour chaque groupe », rappelle Roger Roduit. « Le mois de juillet pour les filles et le mois d'août, jusqu'à la Saint-Symphorien, pour les garçons », complète Nelly Tamarcaz. Aujourd'hui, quatre semaines mixtes sont proposées aux petites Fulliéraines et Fulliérains. Qui n'attendent rien avec davantage d'impatience que le soir de la fameuse « boum ». Pour cette dernière, un petit tirage au sort des cavaliers et cavalières permet de lancer le bal...

Une semaine supplémentaire de colonie est également réservée aux adolescents et la colonie est également louée, hors saison, à des groupes d'enfants ou de jeunes.



*Auparavant, garçons et filles se croisaient sur le chemin de Sorniot et avaient droit à un mois chacun.  
Le Vicaire Lager accompagne ci-dessus un groupe de garçons.*



## Quatre heures à pied

« Pour aller à Sorniot, il n'y avait pas de route tout au début, se souvient un colon des premières années. On devait monter à pied depuis la Fontaine... » Le départ était donné devant l'école et René Carron se rappelle que la file était « menée militairement par des « ralentissez en tête, faites passer! », et des « ralentissez en tête, compris, faites passer! » »

Les bagages étaient acheminés par le wagon du funiculaire jusqu'aux Garettes. À de rares exceptions, ce funiculaire transportait des personnes, comme cette petite fille, montée à Sorniot en 1939: « C'était la Ligue anti-tuberculose du district de Martigny qui m'avait inscrite. Je n'étais pas bien grande et c'est monsieur l'abbé Michel Bender qui m'a portée dans la benne qui amenait jusqu'au col. Avant, on m'avait installée sur le funiculaire qui partait des environs de la Belle Usine. » Si les bagages étaient trop nombreux, il fallait en porter une partie soi-même. « On portait le sac pour pouvoir manger sur le parcours, parce que cela faisait quatre heures de marche », détaille Jaurès Perret, colon de 1934 à 1940.

Les bagages empruntaient ensuite « la benne », autrement dit le téléphérique. Arrivés au col, caisses et cartons étaient transférés sur un chariot ou sur un cheval « qu'on poussait à bras », détaille Edouard Carron. « On pouvait compter que tous les dix mètres on perdait un carton ou un paquet. Il fallait le remettre dessus, c'est tout ! »

Aujourd'hui, la route permet de rejoindre en voiture les Garettes, ou L'Erié, avant de poursuivre son chemin jusqu'à Sorniot. Pour ce dernier tronçon, rien n'a changé et c'est toujours à la force du mollet, salutaire pour libérer l'esprit des turpitudes de la plaine et de la vie moderne, qu'il se parcourt.



Certains trouvent le trajet très court, d'autres, comme Victoria, semblent peiner davantage : « Pour venir, c'est très très loin », détaille-t-elle. « On va un tout petit bout en voiture et un très très long en marchant. C'est loin, même qu'on marche vite. »

### **LA CAISSE À POMMES, VALISE DU COLON**

Pour les bagages, l'automobile a remplacé le funiculaire et l'hélicoptère a pris le relais du téléphérique. Pour le paquetage, rien de changé. Dans les années 1930 déjà, « c'était simple ! », rappelle Edouard Carron. « Quand on allait à la colonie, on devait préparer une caisse à pommes avec un plastique dedans. On y entassait nos objets, nos habits: chaussettes, souliers, toutes ces choses. On attachait avec une ficelle, mettait une étiquette à notre nom et on marquait « colonie », parce qu'il y en avait beaucoup qui avaient des chalets en haut. La caisse devait être remise le lundi matin à huit heures à l'usine où des ouvriers la chargeaient sur les wagons du funiculaire, puis sur la benne. »

En 2009, les transports en téléphérique sont remplacés par l'hélicoptère. L'administration communale de Fully assure le bon déroulement des opérations. Mais la caisse reste la seule valise du colon et à la fin de son séjour, elles dégagent toujours les mêmes odeurs...



*Pour acheminer les bagages des colons sur le plat de Sorniot, on utilisait le funiculaire puis le téléphérique.*



## Les dortoirs et le coucher

Le confort est longtemps resté rudimentaire à la colonie , une pièce unique servant de réfectoire et de dortoir tout à la fois. « À l'époque, on rentrait à plat dans une grande salle avec une table tout le long et des bancs. C'était fixe, on ne pouvait pas remuer », relève Edouard Carron. « Et puis on ne peut pas dire qu'il y avait des lits, mais des couchettes à étages. Il fallait une échelle pour aller en haut. Il y avait une paillasse et on était tous aligné comme des sardines. » Certains se souviennent n'avoir pas eu d'autre choix que de dormir sur le côté, faute de place : « Et on dormait, on mangeait et on vivait tous dans la même salle. »

### **DANS LA PAILLE**

La place est en effet comptée pour la quarantaine d'enfants. René Carron se souvient : « En se serrant, chacun de nos petits corps trouvait une place sur les deux espaces réservés pour la nuit et couverts d'un peu de paille. » Une paille trop clairsemée pour que les accidents passent inaperçus... « Je dormais dans la partie supérieure de l'unique dortoir », explique un garçon devenu grand depuis. « La nuit, je n'ai pas contrôlé mon urine et le pipi a traversé le peu de paille, ainsi que les planches disjointes, avant de tomber dans les cheveux d'un cousin. C'était dur ! ».

Les filles ne sont pas mieux loties et la punition guette. « Arrivé à la colonie, on nous a indiqué notre place sur les paillasses et distribué des couvertures », se remémore Denise Gabioud. « Heureusement, je dormais à l'étage inférieur, car je mouillais le lit. C'était ma terreur de me réveiller le matin, car Monsieur le Curé nous disait qu'en cas de récidive il nous enverrait dormir sous la pierre. » Un lieu que tous les colons d'hier et d'aujourd'hui connaissent, mais qui reste bien peu accueillant pour un sommeil d'enfant.

## **SIESTE OBLIGATOIRE**

La sieste était également obligatoire «et nous devons garder le silence. Pour ceux qui babillaient, la punition consistait à demeurer à genoux sur la table.» Lors de cette sieste, «il faisait presque nuit dans le dortoir, on était surveillé par les sœurs et ce n'était pas un mot », précise Nicolas Tarmarcz. «Parfois, on se faisait avoir, note Jean Tarmarcz. Ils faisaient semblant de sortir et restaient dans le dortoir, ils arrivaient assez bien à savoir qui avait parlé.»

Le soir, «tout le monde se couchait en même temps », explique Nicolas Tarmarcz. « Je me souviens qu'il faisait encore jour, mais il n'y avait pas encore l'heure d'été. Ce devait être huit heures ou huit heures et demie. Dès qu'on était au lit, il y avait quelqu'un dans le dortoir qui nous surveillait. Je me souviens de la sœur qui allait, qui revenait. Elle devait prier le chapelet à mon avis. Et au bout d'un moment, on s'endormait.»

Le matin, « c'était la sœur qui venait nous réveiller, on nous disait de nous lever, mais ce n'était pas non plus du service militaire.»

Aujourd'hui, comme dans d'autres domaines, la discipline est un peu moins stricte dans les dortoirs où «on se marre, mais on finit toujours par dormir », assure Adrien. « On ne dort pas forcément bien dans ces grands dortoirs », relève David. « Les lits ne sont pas énormément confortables. Et le dernier jour, on a dû se réveiller à sept heures. Au début, j'ai cru que c'était une blague.»



*Veillée à la belle étoile au coin d'un feu,  
quoi de plus magique pour un colon ?!*



*La dortoir est un lieu de repos, avec parfois des réveils pénibles...*



*.... C'est devenu aussi un lieu de rencontre et d'amusement.*



## Une messe tous les matins

La messe était célébrée tous les matins, avant le petit déjeuner, « mais on n'avait pas de chapelle, rien du tout », rappelle Nelly Tamarcaz. « On faisait toujours la prière du soir, souvent en chantant, ajoute-t-elle. Monsieur le Curé savait beaucoup de chants scouts : « Je me rappelle un beau chant : *Seigneur, rassemblés près des tentes. Pour saluer la fin du jour...* » Nombre d'enfants se souviennent aussi du confessionnal, aménagé derrière la grosse pierre.

La prière marquait le début et la fin des repas. Sans oublier la prière du soir. « Une fois que la lumière était éteinte, c'était le silence absolu », détaille Nicolas Tamarcaz. « Sinon, c'était debout et peler les pommes de terre ou couper les pointes des haricots. Ça, je m'en souviens ! »

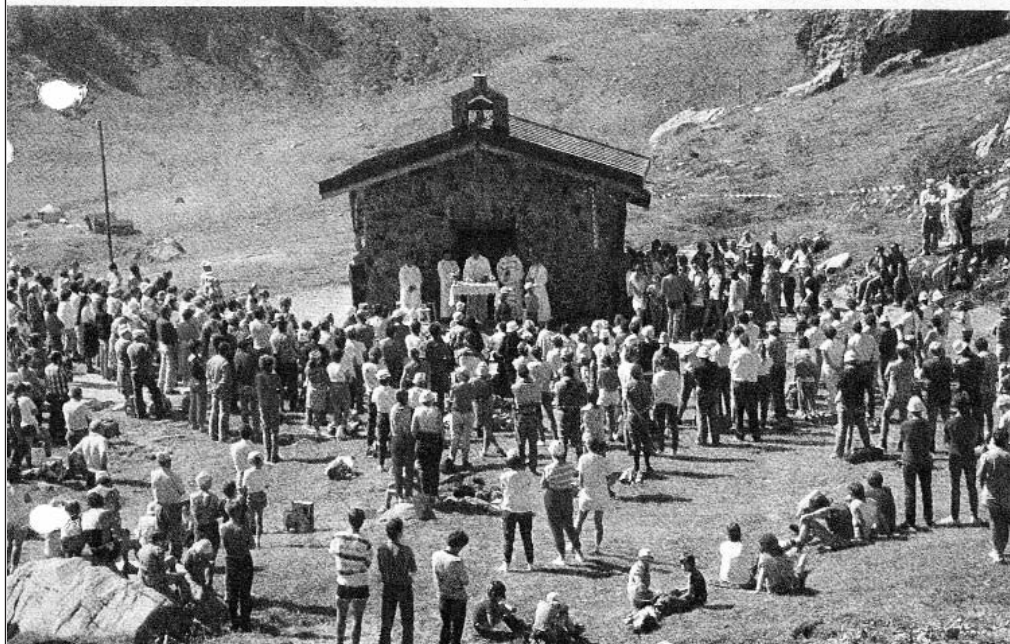
« Pendant qu'on était là-haut, il y avait toujours un prêtre, un vicaire, un aumônier ou un curé », rappelle Edouard Carron. « Et il disait la messe tous les jours. Il y avait déjà ce qu'on appelait la chapelle, la partie du bâtiment contre les écuries. Là, il y avait la chambre de Monsieur le Curé et la chapelle, où il disait la messe. » Ces locaux sont toutefois exigus et l'idée d'une véritable chapelle germe dans l'esprit des responsables de la colonie. Après des années de discussions et de préparation, elle voit le jour en 1985.

La présence des curés durant les séjours à la colonie - Henri Bonvin, Jacques Antonin, Robert Mayoraz, Gérald Voide, le Vicaire Lager - ont marqué plus d'un enfant ou moniteur. Frédéric Carron se souvient de tous les tours qu'il a joué au Curé Antonin, notamment les soirs de 15 août. Les colons des années 1980 se souviennent des vibrations de la guitare du Vicaire Lager et du fameux tube de Henri Salvador, *Anita gémit sur son balcon*.

Aujourd'hui, en 2012, point de messe obligatoire tous les matins. « Mais on a quelques petits chants de messe, et la prière avant les repas », souligne Florian.



# Du jamais vu à Sorniot



*Le 15 août 1985, un an après le début des travaux, la petite chapelle de Sorniot est bénie en grandes pompes.*



## Ambiance bonne voire magnifique

Si les temps étaient parfois rudes, ne restent souvent que les bons souvenirs, et les enfants d'hier se remémorent une ambiance « toujours magnifique », comme la juge Jaurès Perret. « L'ambiance était bonne », confirme Liny Reynard-Dorsaz. « La preuve, c'est que je suis allée huit ans à la colonie. » « C'était une bonne ambiance », confirme Edouard Carron.

Nicolas Tamarcaz ne dit pas le contraire : « L'ambiance était bonne. On riait beaucoup. On chantait, même s'il y avait quelques tiraillements. Mais la discipline était assez stricte. Silence, c'était silence ! Et quand il fallait se mettre en rang pour entrer dans le réfectoire, on se mettait en rang. On ne peut pas dire qu'il y avait du cirque. »

S'il avoue ne pas avoir toujours apprécié la colonie, Nicolas Tamarcaz rappelle que les enfants n'avaient pas toujours le choix. Et les parents non plus : « Une année, j'avais marchandé avec mes parents pour ne pas y aller. Je croise Monsieur le Curé qui me demande : « Tu ne vas pas à la colonie ? » Je lui réponds que non, que je n'ai pas besoin d'y aller. Monsieur le Curé rentre dans le magasin tenu par mes parents et parle à ma mère. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais le lundi suivant, je partais à la colonie. » Et s'il n'a guère apprécié sur le moment, c'est sans rancune que, bien plus tard, Nicolas Tamarcaz se mettra au service de la colonie durant une bonne vingtaine d'années.

### « J'AIME TOUT À LA COLONIE »

Aujourd'hui, l'ambiance est plus détendue et Adrien « aime la colo, car l'ambiance est géniale. A la boum, on danse, on chante, on s'amuse beaucoup. La colo, c'est trop coooooool ! » En juillet 2012, Victoria a participé à sa première colonie : « C'était très cool et je ne me suis pas ennuyée de mes parents. J'aime tout à la colonie. Je vais

revenir l'année prochaine et chaque fois qu'il y aura la colonie. Et je préfère être là plutôt qu'à la maison ou à l'école parce qu'il n'y pas ma petite sœur. Un jour elle viendra peut-être, mais alors je n'irai plus (rires).»

Certains parents relèvent encore que leurs enfants pleurent parfois sur le chemin du col car ils ne veulent pas redescendre en plaine. Les souvenirs de leur semaine à la colo sont très souvent évoqués tout au long de l'année qui suit leur séjour.



*Une bonne ambiance passe par créer quelque chose ensemble...*



*... et regarder tous dans une même direction. Souvenirs inoubliables pour les ados de la saison 2012.*





« La colo, c'est le pied ! », semblent se dire ces enfants.



## Toilette minimale et douche au torrent

Point de douches, ni même d'eau courante à l'intérieur des bâtiments. Pour sa toilette, il fallait sortir. « Les douches, c'était le torrent », s'amuse Nelly Tamarcaz. « Mais on n'était pas des minutieux. Ce n'était pas comme maintenant qu'il faut faire mille histoires et ne pas être plus heureux. » Une fois par semaine, certains montent en direction du grand lac et trouvent une mare pour se laver, avant de se laisser sécher au soleil.

Le matin, « on se levait peut-être vers les 7h30. Derrière les dortoirs, il y avait de longs bassins en fer avec des robinets qui coulaient tout le long », complète Jocelyne Formaz. « On devait se laver dehors avec l'eau glaciale tous les matins. Le samedi, on allait dans le torrent pour se laver un petit peu plus et se laver les pieds. »

### **LE DÉFILÉ AUX TOILETTES**

Le matin après le réveil, quelqu'un criait d'une grosse voix : « Tout le monde debout ! » La messe précédait le petit déjeuner et le « défilé aux WC, sommaires, situés à septante mètres sur le bisse », note René Carron. Certains colons citent la toilette et le passage aux WC en premier après le lever. Mais la messe précédait toujours le petit-déjeuner... Les toilettes, une cabane sur le torrent équipée d'une planche avec un trou, étaient rudimentaires. Avec le temps, le dortoir sera doté de WC, toutefois réservés aux urgences nocturnes. « On devait aller aux toilettes dehors et celles du dortoir servaient uniquement en cas d'urgence durant la nuit », rappelle Nicolas Tamarcaz.

### **DU SAVON POUR DENTIFRICE**

Après les repas, le brossage des dents n'était pas obligatoire et, faute de dentifrice, « des fois on employait le savon », explique Jaurès Perret. « Ce n'était pas obliga-



toire », confirme Liny Reynard-Dorsaz. « Ils ne venaient pas regarder, on allait au torrent faire notre toilette et chacun la faisait à sa façon. »

Déjà à l'époque, la lutte contre les poux était « une aventure. On était tous en ligne et ils nous passaient du pétrole dans les cheveux pour les faire partir », explique Liny Reynard-Dorsaz. « Il y avait deux filles qui avaient horreur de ce genre de choses, elles partaient se cacher. »

Aujourd'hui, la colonie a toutes les commodités modernes. On voit de moins en moins de colons prendre le chemin des toilettes extérieures, de peur de croiser une grenouille...



*La baignoire de Sorniot est immense...*



## La nourriture et les repas

Les journées au grand air de la montagne, ça creuse ! Heureusement, une équipe dévouée a toujours été présente pour nourrir les petites bouches de la colonie. Difficile pourtant de contenter tout le monde : « La nourriture était bonne, oui, estime un ancien colon. Mais est-ce qu'on aimait cette nourriture ? Elle n'était pas toujours au goût des enfants... »

« On n'avait pas de délicieux repas comme à la maison », rappelle Roger Roduit. « Il fallait souvent manger de la viande que les parents donnaient à la colonie, la viande de boucherie qui était déjà un peu rance, en particulier le lard. » « On n'avait que de la viande fumée et salée », se souvient pour sa part Edouard Carron. « Il n'y avait pas de frigo, cela veut dire qu'il n'y avait rien de frais. »

### **RIZ AU LAIT ET POLENTA**

Le riz au lait et la polenta semblent avoir été servis plus souvent qu'à leur tour à Sorniot. « Je me rappelle qu'ils nous remplissaient l'assiette et on était obligé de finir et comme j'étais une petite mangeuse... », se désole encore Jocelyne Formaz. « Je me souviens du premier soir quand on est monté. Tout le monde disait : « Oh, mais ce soir on a un bon souper, réjouissons-nous ! » C'était du riz au lait. C'était sûrement bon, mais il y en avait tellement que quand j'ai fini l'assiette, on est sorti et j'ai tout vomi. » Ce repas ne semble pas vraiment avoir fait l'unanimité, si l'on en croit une autre pensionnaire : « Durant la guerre, nous avions souvent du riz au lait sucré. Il fallait économiser le pain. Je détestais le riz au lait, mais stoïque et surtout trop craintive, je ne disais rien. Parfois, avec le riz, on nous servait des pruneaux. Là, c'était un vrai régal ! Les repas de midi et du soir étaient copieux et servis dans des assiettes en aluminium. »

mangeait des légumes, du lard, du fromage, des macaronis, la polenta », détaille Edouard Carron. « C'était presque tous les jours la soupe à la polenta. Ceux qui n'aimaient pas ça, ils n'aimaient pas aller à la colonie, mais c'était nourrissant, c'était bon ! À la colonie, on mangeait en tout cas aussi bon qu'à la maison. »

### **LES RESTES DANS LE FOURNEAU...**

Bon ou pas, il fallait surtout finir son assiette. Certains ne manquaient pas d'astuces et rusaient pour se débarrasser de leurs restes. « Comme je n'aimais pas du tout le lard et qu'ils m'en donnaient tous les jours, je devais me débrouiller pour le faire disparaître sans le manger », relève Roger Roduit. « C'était difficile, parce qu'on était très surveillé. » Un autre colon détaille la méthode parfois utilisée pour vider les assiettes : « Il y avait un fourneau à bois à l'intérieur de la colonie, avec un couvercle. Certains soulevaient ce couvercle et versaient dans le fourneau ce qu'ils n'aimaient pas. Monsieur le curé passait et disait : « Ah, tu as bien mangé, c'est bien ! ». »

« On mangeait des légumes, du riz, de la polenta, des pommes de terre, du fromage », se souvient Nicolas Tamarcaz. « Un peu de tout en fait. Il n'y avait pas de friteuse et il y avait souvent la même chose, mais on était nourri. Le dimanche soir, il y avait une espèce de gâteau plat avec de la crème vanille, c'est mon meilleur souvenir. »

Les surveillants - aujourd'hui on dit les moniteurs - mangeaient en principe la même chose que les enfants. « Ils avaient peut-être un dessert en plus, je ne sais pas », note un ancien pensionnaire. « Je ne suis pas allé regarder dans la marmite de Monsieur le Curé, mais ils avaient le même repas que nous. »

### **IMMUABLE PETIT DÉJEUNER**

Le petit déjeuner - qui semble immuable - remporte davantage de suffrages que les autres repas. « On avait le cacao, le lait, du pain et de la confiture », se souvient un colon. « De temps en temps, du beurre. La confiture était faite par des personnes restées en plaine. » Parfois, les enfants ramassaient des myrtilles et les sœurs en faisaient de la confiture. Le lait provenait évidemment de l'alpage, la commune de Fully ayant décidé de le donner gratuitement aux enfants de la colonie.

### **L'EAU DU BASSIN POUR LA CUISINE**

L'eau courante était à l'extérieur des bâtiments et, pour la cuisine, il fallait se servir au bassin. « Les sœurs prenaient l'eau avec des bidons juste devant la porte et remplissaient les casseroles », se souvient un petit colon. « Dans ce bassin, il y avait aussi les truites que Monsieur le Curé avait prises. »

### **AUJOURD'HUI, TOUJOURS DES TARTINES...**

En 2012, les tartines restent une valeur sûre du petit-déjeuner. Les confitures d'Anita Roduit-Carron sont aussi délicieuses que celles de sa maman Lina. « On mange aussi des yogourts et des céréales, plein de choses différentes en fait », détaille Adrien. Les menus des autres repas sont également plus variés : émincés, cornettes au chaudron, lasagnes et parfois même frites. « Les frites, c'est ce que j'ai préféré, avec la grillade au grand lac », se souvient Timothée. « J'ai moins aimé le poisson et les tomates farcies. Mais j'ai mangé quand même. » Pour un autre colon : « Ce qui est cool à la colo, c'est qu'on mange ce qu'on a envie et si à la fin du repas on a le ventre un peu vide, il suffit de passer à la cuisine pour recevoir un Sugus magique. »



*Dans le réfectoire de Sorniot, on mange avec le sourire.*



*La cuisine s'est améliorée avec les années et répond aux exigences des enfants, d'autant plus quand ils peuvent mettre la main à la pâte.*





## Une pêche à soixante francs par an

Dès 1936, le curé Bonvin loue le lac Supérieur de Fully à l'État du Valais, afin de pouvoir y pratiquer la pêche. Selon le contrat signé avec le conseiller d'État Cyrille Pitteloud, alors chef du Département de justice et police, l'État du Valais afferme pour six ans le droit de pêche à « Mr. Le Révérend Curé Bonvin à Fully, Directeur de la Colonie de vacances 'Guy de Fontgalland' ».

Le prix est fixé à soixante francs par an et la pêche au « Lac de Fully sera réservée au personnel dirigeant de ladite colonie comme sport principalement. » Il est encore précisé que « le Lac de Fully étant un bassin entièrement fermé et complètement indépendant des eaux publiques du Valais, et devant servir de champ d'expériences, le locataire s'engage à n'y introduire aucune autre espèce de poisson que celle y existant déjà, c'est-à-dire la truite Cristivomer Namaycush. »

Secrétaire de la colonie, Maurice Bender écrit un compte-rendu de la pêche dans le « Lac de Sorgnoz » en 1936 et 1937. Pendant deux mois, le personnel de la colonie apporte au lac tous les restes alimentaires pour nourrir ces truites « voraces ». La pêche, comme souhaité par le canton, est « considérée surtout comme un sport. S'y adonne le personnel de la colonie, soit trois ou quatre personnes ». Cette activité permet tout de même de capturer de soixante à huitante kilos de poisson par année, surtout en juillet et août, alors qu'elle est « quasi nulle en septembre ». La pêche « exclusive au lancer » est jugée bonne, surtout par temps orageux, et les chevaliers de la gaule utilisent déjà des vers et des vairons comme amorces, mais aussi des sauterelles.

Parmi les colons, quelques privilégiés sont parfois autorisés à accompagner Monsieur le Curé. Enfant de chœur pour la messe célébrée tous les matins, Bruno



Carron a eu l'occasion de le suivre au Lac de Fully : « J'assistais avec émerveillement aux « pêches miraculeuses », se souvient-il. « Quelques fois, il me laissait porter la brante dans laquelle frétilaient de belles truites. Quelle fierté pour moi d'accomplir une si grande tâche à mon âge ! Alors, le lac était très poissonneux et les poissons qui s'y trouvaient appartenaient à Monsieur le Curé. De temps en temps, on avait du poisson pour dîner, alors on était tout content. »

Aujourd'hui, même si la pêche n'est plus réservée aux tenanciers de la colonie, elle reste une activité occasionnelle et prisée des colons. Durant la semaine ados, il n'est pas rare de voir Timothée, Julien, Antoine se lever pour attraper les belles truites du lac.



*La pêche, une activité que les enfants adorent et qui met la bonne humeur*





## Jeux et autres activités

Au début de la colonie, et durant des années, la principale activité restait la promenade. « Ça, c'était obligatoire ! », se remémore Jocelyne Formaz. « On allait presque tous les jours se promener, pas tellement loin, et on jouait dans les gouilles, vers le lac », ajoute Edouard Carron. « Les sœurs religieuses ne proposaient pas de jeux et il fallait se débrouiller soi-même », explique Roger Roduit. « On passait le temps à jouer avec l'eau, faire des barrages, grimper sur les pierres ou faire des promenades le long du bisse. »

Les garçons jouent encore au football, d'autres citent des jeux comme colin-maillard ou « Deux c'est assez, trois c'est trop ». Parfois, les enfants allaient encore derrière la colonie pour construire des « maisons » avec les pierres. « On faisait le papa, la maman », se souvient Jocelyne Formaz. « Nous faisons des repas, ajoute une autre fille. Mais aussi la lessive, et nous séchions nos vêtements sur le toit de tôle, si bien que jupes, blouses et pantalons n'avaient plus la même teinte au recto qu'au verso, le soleil ayant mangé les couleurs lors du séchage. Nous n'avons jamais compris pourquoi Monsieur le Curé nous a interdit ce jeu. »

« Sorniot, c'est formidable quand il fait beau ! », s'enthousiasme un autre colon. « On était toujours dehors et on faisait des jeux de piste, on jouait au ballon, à cache-cache derrière les pierres, à la boîte. Quand il pleuvait, on devait rester à l'intérieur et on jouait au « Jeu des familles », des jeux de société, on n'avait pas la télévision... » Tout au plus un film. « Et c'était toujours le même... », se souvient Roger Roduit.

### CONSTRUCTION D'ORATOIRES

« On devait aussi aller faire des oratoires », se souvient Nicolas Taramarçaz. « Des sortes de petites chapelles dans la nature, sous un caillou, avec de la mousse, des

fleurs. On mettait une petite statue. Mais on n'était pas gâté pour les activités. Les jeux, c'étaient des rondes. Mais la plus grande activité, c'étaient les promenades. On faisait le tour du bisse pratiquement tous les jours. On allait aussi au Fénestral, au Demècre, à la cabane du Scex Carro. Les plus grands avaient l'occasion d'aller une fois au Chavalard. Et on avait déjà des ballons de football. On faisait aussi des coloriations et des piquages. Certains après-midis, on allait voir des diapositives. Cela parlait des missions et Monsieur le Vicaire Bussien nous racontait l'histoire de Bimbo, un petit Africain. »

### **DES PROMENADES, TOUJOURS DES PROMENADES...**

Les excursions étaient plus longues les premières semaines, avant que tout le monde en ait « peut-être un peu marre d'aller faire des promenades », comme le souligne Jocelyne Formaz. « On faisait le tour jusqu'au col, on passait du côté de l'alpage, on suivait le bisse et on revenait par le chemin du col », explique Nelly Tamarcaz. « Des fois, on allait au grand lac et d'autres fois sous les rochers, là où il y a une cabane militaire. On allait aussi au Demècre et à La Lui de Chancre. On faisait toutes les cabanes. »

### **PING-PONG & CIE**

En 2012, les promenades au Fénestral ou au Demècre font toujours partie du programme. D'autres jeux ont fait leur apparition depuis quelques années, comme le ping-pong. « Jouer au ping-pong, c'est ce que je préfère », note Timothée, « même si je ne joue pas toujours très bien. » « On a aussi fait une chasse au trésor et on a été manger en haut au barrage », ajoute Adrien.

Aujourd'hui, les activités des colons semblent aussi s'étaler largement en soirée : « On a joué au casino, fait une boum, regardé un film, chanté deux fois au karaoké », énumère Adrien. « Le soir, on regarde un film, ou on chante, on joue, et des fois on se couche très très tard », confirme Victoria. Quant à Florian, il aime bien la boum : « Mais j'aime bien dormir aussi... » Pas toujours facile de se reposer à trente-quatre dans le même dortoir.

La palme de l'originalité revient toutefois aux instigateurs de la « journée à l'envers ». « Pour Gaétan, la journée à l'envers fut mémorable », explique son père, Gilles Carron. « Imaginez-vous, sortir du dortoir avec les habits et chaussures mis à l'envers pour manger la grillade au petit déjeuner... Quelle incroyable aventure ! »

### **CUISINE : LA MACHINE À COCA**

Pour les trois frères, Gaétan, Antoine et Louis, la machine à coca fut un moment mémorable. Gaétan se rappelle des : « cuisiniers déguisés en distributeurs de coca, avec tuyau à entonnoir pour pouvoir déguster la boisson aux pouvoirs magiques... celle qui nous permet d'être en forme jusqu'au bout de la nuit autour du feu de camp... Quand j'ai vu Loïc en boire, j'ai cru que le coca allait lui sortir par les oreilles. »

### **LES BARRAGES, UNE VALEUR SÛRE**

Parmi les garçons, rares sont ceux qui n'ont jamais participé à la construction d'un barrage sur le torrent. Tout est bon à prendre pour réussir la plus belle retenue d'eau. La grille du grill, les bouts de tuyau divers, les pierres et les mottes de terre qui assurent l'étanchéité. « Pour mes enfants, ce qui est trop chouette à la colo, c'est d'aller chercher des mottes d'herbe plus grandes que Louis pour faire des barrages », se souvient Gilles Carron. « Plus le barrage contient d'eau, plus il sera menaçant pour les autres amis « barragistes » et lorsque les vannes s'ouvrent, l'évacuation de l'eau crée le carnage aux barrages en aval. Ils ont même obtenu la coupe des meilleurs « barragistes » de Sorniot... Une coupe qui est très chère à leur cœur ! »





*C'est clair qu'avec un tel barrage, les enfants situés en aval n'auront plus d'eau pour jouer.*

*Page suivante : Il y a des places plus enviables que d'autres...*









*Les jeux de société sont un bon moyen de récupérer après une journée passée en plein air.*



## Les disputes

Les disputes n'étaient, paraît-il, pas nombreuses à la colonie. « Quand il y en avait, Monsieur le Curé venait voir. Pour finir, on devait s'arranger, faire la paix et repartir d'un bon pied », se rappelle Nelly Tamarcaz. De son côté, Jocelyne Formaz se souvient qu'il n'y avait pas tellement de disputes chez les filles : « Un peu plus chez les garçons ! Un jour, Monsieur le Curé était avec un ami, un Allemand ou un Suisse allemand. Il avait un garçon qui avait peut-être quatorze ans. C'était un sale gamin et il ne faisait que nous embêter. Par exemple, quand on allait aux toilettes après le repas, on faisait la queue tellement on était de monde. Ce méchant garçon s'enfermait à l'intérieur et ne ressortait plus. On était bien obligé de le supporter, parce que son papa était le copain de Monsieur le Curé. »

Dans les dortoirs, pas moyen non plus de faire des batailles de coussins, les oreillers étant tout simplement absents... Ni coussin, ni duvet. « Chacun devait prendre une couverture », précise Edouard Carron. « La mode alors, c'était de coudre la couverture comme une poche et on se glissait dedans, comme ça, on n'était pas découvert. »

Aujourd'hui, les enfants n'ont guère changé. Les grosses disputes sont rares, voire inexistantes. Restent les petites chamailleries et autres crasses, comme d'enduire les camarades de dentifrice durant la nuit... « Mais sinon, j'ai vraiment été surprise de la bonne ambiance et de la camaraderie durant ma semaine de colonie », témoigne une monitrice du mois de juillet 2012. « Les plus grands s'occupent des petits, personne n'est exclu et tout le monde joue ensemble, par exemple lors des tables tournantes au ping-pong. »



*Pourquoi se disputer dans un si joli cadre ? Autant faire le concours du saut le plus acrobatique !*



## Punitions et corvées

Les corvées n'étaient pas nombreuses : il fallait parfois peler les légumes ou faire la vaisselle. Les plus grands lavaient les assiettes dans le bassin, les plus petits essuyaient. « Mais on était vraiment en vacances et on ne devait faire la vaisselle que si on était puni », se souvient un colon. Reste que, vacances ou pas, les colons des débuts étaient évidemment tenus de respecter quelques règles pour que la vie en communauté se passe sans trop de frictions. « Obéir, marcher à la baguette et, surtout tenir la propreté », explique Jaurès Perret. « La politesse, l'obéissance et le silence dans les dortoirs », cite Liny Reynard-Dorsaz.

« Les règles étaient celles de la vie en communauté, un peu comme dans tous les camps », se souvient Nicolas Tamarcaz. « Pour les punitions, on devait aller à la chapelle à genoux. Et quand on allait peler les pommes de terre, même à deux, pas moyen de parler. On était chacun dans un coin du réfectoire, avec une sœur au milieu... »

Pour les punitions, « il y en avait de toutes sortes », relève Jaurès Perret. « La plus sévère, c'était de rester à genoux sur la table avec les bras tendus. Des fois, ça durait cinq à dix minutes. Ils étaient très sévères... »

Un autre colon se remémore un tour du bisse sous la pluie : « Un jour, lors de la sieste, un copain avait fait le cirque. Monsieur le Curé nous a dit : « Eh bien, messieurs, debout puisque vous ne voulez pas dormir. Hop, dehors ! Vous allez jusqu'au col et vous faites le tour du bisse sous la pluie. » Je vous assure que le lendemain on est resté tranquille. Pour quelques jours on obéissait. » D'autres avaient vraiment trop peur de désobéir, surtout à Monsieur le Curé, qui avait averti : « Si vous désobéissez encore, je vous donne un coup de pied au derrière et vous restez trois jours en l'air ! » « Comment ne pas croire les paroles d'un curé ? J'admiraient le courage des enfants qui avaient l'audace de sourire », glisse Denise Gabioud.



*Avec Simone Roduit, la « grand-maman » de la colonie, et sa belle-fille Anita, ci-dessous avec Paul Carron et Yves Roduit enfant, l'ambiance était plutôt à la détente qu'à la punition.*





## Des visites trop rares

Les visites n'ont jamais été interdites, mais « les parents étaient trop occupés à leurs travaux et se déplaçaient moins qu'aujourd'hui. Il y avait moins de visites à la colonie », relève Roger Roduit. Certains enfants bénéficiaient aussi de davantage de visites que d'autres. « Comme j'avais quatre frères et sœurs, j'avais chaque semaine quelqu'un qui se pointait au col », se souvient l'un d'entre eux. « D'autres, malheureusement, n'avaient pas cette chance et ils passaient les trois semaines de colonie sans recevoir de visite. Certains avaient tellement de chagrin qu'ils déguerpissaient. Ils prenaient la fuite et redescendaient à la maison. C'est arrivé. »

« Les visites étaient très rares pendant la semaine, raconte Nicolas Tarmarcaz. Le seul jour de congé des parents était le dimanche et il fallait compter trois heures et demie pour monter à Sorniot. Il n'y avait pas de route, on partait depuis la plaine. Pour les parents qui voulaient rendre visite à leur fiston, cela faisait de grandes journées. Quand je restais trois semaines là-haut, les parents venaient peut-être une fois. »





*La présence des adultes sur l'alpage de Sorniot est plus fréquente actuellement qu'autrefois.*



## Ennui et fuques

« La première fois que je suis monté à la colonie, je m'ennuyais et je ne pouvais pas me faire à cette vie sans maman et papa », note René Carron. Certains résistent, d'autres s'enfuient. Parfois, il y avait l'ennui, avec des désertions, direction la plaine... Le lendemain, menés par leurs parents, les Charratins Chappot, Lonfat et autres sont remontés à la colonie. »

Jocelyne Formaz, se souvient de sa tentative de fugue lors de son séjour de 1951 : « Je n'ai jamais eu de punition, pourtant j'en aurai mérité une grande. Je m'ennuyais tellement qu'un jour j'ai voulu m'échapper. Nous sommes parties, avec une autre fille. Nous avons couru pour passer le col et descendre à Fully. Nous étions tellement bêtes que nous sommes parties juste avant midi. Alors, quand les enfants ont vu qu'il y avait deux assiettes sans personne, ils sont sortis et nous ont vu courir vers l'écurie des vaches. Alors, Monsieur le Curé a couru après nous avec une autre surveillante. Ils nous a rattrapées et ne nous a même pas grondées. Il nous a plutôt consolées parce qu'on pleurait. Il nous a donné un bonbon, je me rappelle. »

### « LES PARENTS SÉVÈRES RAMENAIENT LES ENFANTS »

Parmi les colons, « il y en a toujours qui sont partis », confirme Edouard Carron. « Mais depuis la colonie, tu vois tout le long. Alors, les responsables galopaient après. Il y a des gamins qui descendaient. S'ils étaient sévères, les parents les ramenaient en haut... »

« On s'ennuyait de nos parents, la cabane de Sorniot n'existait pas et il y avait peu de monde qui passait », rappelle Nicolas Tamarcaz, qui se souvient avoir voulu prendre la poudre d'escampette : « Un soir, je devais nettoyer la table, j'étais très énervé. Un copain commence à m'engueuler, il m'énerve. Je prends la cuvette qui

est devant moi pour la lui lancer. Malheureusement, c'est Sœur Anna qui a ramassé toute la cuvette à la figure. J'ai pris peur et je suis parti en direction du col, pour filer à la maison. Quand je courais, quelqu'un m'a vu depuis Le Creux et m'a rattrapé sous le col, vers les petits contours. Je suis remonté avec lui. Il faisait nuit, il y avait la lampe allumée à la cuisine. Je me demandais bien ce que j'allais ramasser. Je pleurais et j'ai demandé pardon, il y avait les sœurs, Monsieur le Curé et le Vicaire. Sœur Anna m'a dit : « C'est pas grave, mais ne recommence pas ! » et m'a invité à m'asseoir. J'ai eu droit à des Petits Beurre, les biscuits, puis je suis parti me coucher et suis resté très sage le reste de la colonie... »

Aujourd'hui, les séjours ne durent qu'une semaine et les enfants qui s'ennuient vraiment sont rares. « Je me suis ennuyé un peu de mes parents, explique ainsi David. Mais après un moment, ça passe. » Et, en cas de gros « blues », très rare, les parents peut-être plus disponibles qu'à l'époque, ou moins « sévères », viennent rechercher leur enfant.



*Tentative d'évasion par la rivière,  
une périlleuse et salissante idée !*



# Les sœurs et les autres surveillants

## **HIER**

Dès 1949, une trentaine de sœurs Ursulines, dont huit de Fully, se succèdent durant vingt-sept ans au service de la colonie. « Le Curé Bonvin organisait la colonie avec les sœurs religieuses qui étaient responsables de la nourriture, des dortoirs », se souvient Roger Roduit. « Avant elles, c'étaient surtout des instituteurs et des institutrices ou bien des séminaristes », qui se dévouaient durant l'été.

Et si les enfants n'étaient pas les derniers pour quelques crasses, les surveillants n'étaient pas forcément en reste. « Une année, ils sont allés embêter les employés de l'alpage », raconte Edouard Carron. « Ils leur ont fait peur dans la nuit. Ils faisaient le diable : « Ouh, Ouh ! » Il y avait un berger qui avait tellement peur, je crois qu'il a tout fait dans ses pantalons. Quand il a su que c'étaient ceux de la colonie, il s'est vengé. Quand on est allé chercher le lait, il y a mis de la gentiane. Alors, pendant deux jours, on était tous des rats d'égout... Depuis la colonie jusqu'en bas au torrent, où il y avait les toilettes, il y avait la trace. »

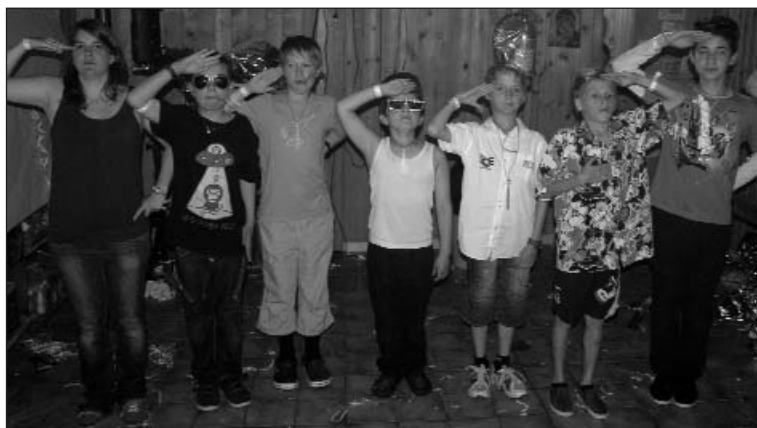
Les sœurs, qui restaient souvent durant les six semaines que durait la colonie, étaient parfois secondées par des jeunes filles. Ces dernières aidaient les religieuses dans les tâches ménagères. « Elles faisaient la vaisselle, et on n'avait pas besoin de la faire, sauf si on était puni », explique Bruno Carron. « Le soir, elles rangeaient les tables de côté pour qu'on puisse prendre possession des lits à l'étage. »

## **AUJOURD'HUI**

Le personnel religieux a depuis laissé sa place à une escouade de moniteurs. L'ambiance est détendue. « Les monos et les cuistots sont très rigolos », souligne un colon de l'été 2011. L'encadrement semble faire l'unanimité. « Les moniteurs étaient tous sympas », assurent plusieurs colons du mois de juillet 2012. Entre le karaoké, la

boum - avec boule à facettes et ambiance disco garantie -, la soirée casino ou les multiples activités de la journée, difficile de boudier son plaisir !

Sans oublier ceux pour qui, comme Gilles et Frédéric Carron, tout peut être imaginé à la colo. Des gants de cuisine se transforment en Babibouchettes, l'échelle en sapin de Noël, l'étendage en TéléVerbier, la louche à soupe en œil de pirate, l'aspirateur en danseuse étoile, les assiettes de pique-nique scotchées à la taille en guise de tire-flemme pour la remontée du Creux... Autant de joyeux délires qui font le bonheur des petits, et souvent aussi des grands !



*Des enfants au garde à vous pendant que les monos s'amuse, c'est toute l'ambiance des booms de Sorniot...*





## La nature, les animaux, le grand air

Auparavant, les clôtures à vaches n'existaient pas. Le troupeau passait « tous les jours devant la colonie, lorsque les vaches partaient pâturer au grand lac », se souvient Jaurès Perret. « Il y avait le taureau aussi. Tout le monde en avait peur. Il y a eu même un qui a été pris une fois, il lui a couru après. » Un taureau qui filera également une belle frousse à Jean Tarmarcas : « Une fois, j'ai eu la peur du siècle !, raconte-t-il. Je m'étais aventuré en direction de l'alpage et j'ai vu arriver le taureau. Je suis vite reparti en direction de la colonie, mais je me suis trouvé dans le terrain marécageux, le boubier. Je m'enfonçais jusqu'aux genoux et n'avançais plus. Le taureau approchait toujours. À la fin, je suis tout de même arrivé de l'autre côté. »

« On voyait aussi les marmottes. Ce devait être les seuls animaux que nous voyions », se souvient Nicolas Tarmarcas. « Par contre, nous allions ramasser des fleurs pour faire du thé, de l'arnica, entre autres. Les rhododendrons n'étaient pas protégés, il y avait des myrtilles, des lis martagon. Cela n'a pas beaucoup changé. Sinon, il y avait des souris dans la colonie, mais ce n'était pas grave. On essayait de les attraper avec des balais de riz, mais il y avait tellement de trous qu'elles avaient vite fait de se cacher... »

### « ON AIMAIT BIEN LIBÉRER LE MOUTON... »

Nicolas Tarmarcas raconte encore qu'un petit enclos avec un mouton se trouvait derrière la cuisine : « Ce mouton était mangé, mais je ne sais pas par qui... Nous, on aimait bien le laisser s'échapper et lui courir après... On se faisait gronder, mais c'était « personne ». Quand il y a des bêtises, il y a toujours deux responsables : personne et pas moi. »...



Peut-être plus tranquilles, les filles s'intéressent davantage à la nature et aux fleurs qu'aux animaux. Elles se souviennent des « gentianes, des rhododendrons et l'arnica », commente Jocelyne Formaz. « On ramassait de l'arnica le dernier jour et on le portait à la maison pour faire des pommades contre les entorses. » Des entorses dont les enfants ont certainement été victimes une fois ou l'autre. Mais d'autres bobos étaient plus fréquents. « Avec l'altitude, on avait presque toujours le nez pelé et les lèvres gercées », souligne Edouard Carron. « Alors, tous les soirs quand on allait dormir, on devait tous passer pour mettre de la pommade. C'était de la vaseline. Je vois encore cette grosse boîte et chacun en prenait un peu. »

Aujourd'hui, les moniteurs assurent le « suivi médical » des enfants. Allergies, asthme, eczéma et autres blessures diverses demandent une attention soutenue de la part des responsables. Pour le reste, les enfants doivent pouvoir se prendre en charge, ne serait-ce que pour s'enduire de crème solaire.



*Tout un symbole, des bottes d'enfant qui côtoient des edelweiss, comme pour mieux illustrer le rapprochement de l'enfant vers la nature durant son séjour à Sorniot.*



## La vie en groupe

« Les enfants apprennent à être responsables, à vivre en groupe. Et ils profitent largement du grand air », explique Anita Roudit, responsable de la colonie de 1976 à 1986. « La colonie pour moi, c'est comme une grande famille. »

Au fil des journées passées loin des parents, les liens se tissent et les amitiés se forment. « J'ai fait la connaissance d'autres enfants de Branson, de Mazembroz ou de Charrat », souligne René Carron.

« Revenue en plaine, j'étais très heureuse de revoir, le dimanche à la messe, mes camarades de la colo », se réjouit Denise Gabioud. « À cette époque, les enfants de Vers-L'Eglise, la Fontaine, Châtaignier, Saxé ou Mazembroz étaient des inconnus pour la plupart des petits Bransonniers. »

Aujourd'hui, les enfants se connaissent souvent avant de rejoindre Sorniot. Et ils s'arrangent tant qu'ils peuvent pour retrouver leurs copains. « Ce qui est sûr, c'est qu'Antoine s'organise chaque année afin que ses amis de la plaine puissent monter avec lui la même semaine », explique Gilles Carron. « Tous ces souvenirs créent des amitiés qui durent. »



*La promiscuité en colonie est vécue à chaque moment de la journée. Elle permet à l'enfant de partager des moments qui resteront d'autant plus inoubliables qu'ils appartiendront à jamais à la mémoire collective de toute une génération*



## POUR TERMINER, QUELQUES CHIFFRES ET DATES...

1932	La colonie de Sorniot est achetée par M. le Révérend Curé Bonvin. Elle est dédiée à Guy de Fontgalland (Petit Serviteur de Dieu mort à onze ans à Paris).
1952	Construction du dortoir.
1979-1984	Rénovation de la colonie pour un montant de CHF 155'382.35
1985	Bénédiction de la chapelle de Sorniot dédiée à Notre Dame des Neiges et à saint Bernard de Menthon.
1986	6370 m <sup>2</sup> , c'est le droit de superficie accordé à la Paroisse par la Bourgeoisie selon un acte signé cette année-là.
1992	Rénovation et agrandissement de la cuisine et buanderie pour un montant de CHF 172'916.-.
2001	Rénovation du dortoir pour un montant de CHF 7'307.40.
2006	Création du logo de la colonie par Rémy Bender.
2009	Fin de l'exploitation du télé Garettes - le Col, les bagages sont acheminés en hélicoptère. Les employés EOS et les bénévoles du lundi sont remerciés pour leur magnifique soutien durant toutes ces années à l'acheminement des bagages et du matériel à Sorniot.
2011	CHF 48'189.-, le coût d'exploitation de la colonie durant cette année.
12 avril 12h12	Date et heure des inscriptions aux différents séjours à la colonie qui se feront uniquement en ligne sur le site de la colo <a href="http://www.coloniesorniot.ch">www.coloniesorniot.ch</a> .

Depuis 80 ans, ce sont des milliers d'heures de bénévolat pour assurer l'organisation, l'entretien des bâtiments et la prise en charge des enfants durant leur séjour estival à Sorniot.

700 tartines, 16 kilos de frites, 220 sticks de poisson par semaine...

Des milliers de bons souvenirs, d'anecdotes que l'on aime se remémorer en famille

### **LA COLONIE TOURNÉE VERS L'AVENIR**

En 2008, Monsieur le Curé Mayoraz écrivait dans le *Nouvelliste* que la colonie ne pourrait ouvrir ses portes à l'été 2009, faute de bénévoles. Quelques anciens colons ou amoureux de Sorniot se sont alors réunis pour former un nouveau comité. Ses membres, s'appuyant sur le travail de leurs prédécesseurs, ont décidé de proposer un cahier des charges au Conseil de gestion de la paroisse de Fully. Il s'agissait surtout de clarifier l'organisation et la tenue des différents bâtiments.

Soutenus dans leurs démarches par le Conseil de gestion, la communauté fulliéraine, l'administration communale, des politiques et l'émission de radio « Chacun pour tous », ils mirent leur cœur à l'ouvrage afin de tout mettre en œuvre pour que la colonie puisse se dérouler durant l'été 2009. En se basant sur le travail de qualité effectué jusque-là, sur l'expérience des anciens et l'enthousiasme de bénévoles, le défi d'offrir à des enfants de six à quinze ans des séjours inoubliables à Sorniot, a encore une fois été relevé.

Les exigences cantonales, notamment la loi sur la jeunesse de 2001, ont dû être prises en compte dans les aménagements des bâtiments et dans l'organisation des séjours. Aujourd'hui, s'il faut toujours démontrer du sérieux dans la prise en charge des colons, dans l'écoute attentive de toutes les remarques des parents, dans la volonté de tout faire pour entretenir des bâtiments dont certaines parties sont centenaires, nous avons été très heureux de vous offrir des témoignages d'anciens colons mis en parallèle avec ceux de la saison 2012, dont les noms sont inscrits au bas des pages de cette brochure.

Nous remercions chaleureusement toutes les personnes qui s'engagent depuis de nombreuses années en faveur de la colonie. Nous pensons au Conseil de gestion, à l'administration communale, aux bénévoles des transports, aux techniciens, aux personnes assurant l'intendance et l'animation de la colonie, mais aussi à toutes les entreprises qui ont offert leur savoir et leurs travaux, aux généreux donateurs et à nos chers parrains et marraines de la colonie.

Que cette œuvre, reconnue d'utilité publique, puisse toujours trouver des gens prêts à la faire vivre dans le même esprit !

## LA COLONIE DE SORNIOT VERSION 2012

*Les membres du Comité de la colonie sont, de gauche à droite : Gilles Carron, Emeline Zufferey, Nicolas Carron, Pascal Roduit, Cathy Maret, Guillaume Roduit, Yves Roduit, Fabien Albasini et Raphaël Roduit.*





## COMPARAISON PHOTOGRAPHIQUE... N'EST PAS RAISON



*L'évolution dans le transport du matériel de la colonie est frappante. Pendant longtemps, les marchandises ont été acheminées avec les moyens du bord, c'est-à-dire funiculaire et téléphérique, qui ont depuis quelques années été abandonnés au profit d'un transport rapide et sûr, celui assuré par l'hélicoptère.*





*Entre le réfectoire des premières années, où les enfants étaient « alignés couverts », et celui d'aujourd'hui, d'aspect plus « décontracté », c'est toute l'évolution de la société qui s'affiche sur ces deux photographies.*





*Autant les ustensiles que la ferveur à la tâche semblent n'avoir pas changé avec les années.*







*Le dortoir est un endroit où les habitudes et comportements ont foncièrement changé durant ces dernières décennies, notamment dans les rapports garçons-filles.*





*Au jeu des « 7 différences », c'est toute la colonie de Sorniot qui en sort gagnante..*









### **POUR CONCLURE...**

A l'occasion des 80 ans de la colonie de Sorniot, je tiens à remercier, au nom de la paroisse de Fully, toutes les personnes qui ont donné de leur temps, de leurs compétences et de leur énergie pour accueillir, dans les meilleures conditions, les enfants et les jeunes de notre commune dans ce lieu chargé de sens pour tout Fulliérais. Ma gratitude va tout naturellement vers les générations de moniteurs qui se sont succédé afin d'assurer l'animation auprès des colons, et également vers les différents comités qui ont assuré la bonne marche de la colonie, année après année. Un grand merci tout particulier aux personnes qui ont transmis leur témoignage de foi dans les moments de prière proposés aux enfants. Toute ma reconnaissance va aussi aux prêtres qui ont pu assurer jusqu'à présent la messe dominicale de 11h00. Je souhaite à la colonie et surtout à ses occupants encore pleins d'heureux événements, d'aventures et de défis à relever pour les années à venir.

*Frédéric Mayoraz, curé*





